

L'Yser avant la guerre.

A partir du 1er octobre on avait également emmené des environs des jeunes gens et des hommes valides. Les tristes cortèges, encadrés de soldats, étaient dirigés par Bapaume ou Péronne vers Cambrai, et d'autres par Nesle, Ham ou Noyon vers Saint-Quentin.

Et il n'y eut pas que des hommes, même des femmes durent quitter ce malheureux département de la Somme.

Ainsi le 1er octobre on déporta les femmes d'Ovillers, La Boiselle, de Mametz près d'Albert et d'Estrees-Déniécourt près de Chaumes, sans aucun avertissement préalable.

Les infortunées ne purent même pas emporter un peu de linge et on les obligea à faire à pied un trajet de vingt kilomètres jusqu'à Péronne. Il y avait parmi elles des femmes âgées et impotentes que l'on transportait dans des voiturettes d'enfants.

Ainsi donc, ce n'est pas seulement aux environs d'Anvers ou dans la région d'Ypres que l'on vit de lamentables défilés pendant ces tragiques journées d'octobre. Epuisées de fatigue, mourant de faim, ces pauvres femmes arrivèrent enfin à Péronne, où les Allemands les enfermèrent dans une maison non meublée. Il n'y avait là ni une chaise, ni un banc, ni un bri de paille, ni un peu de lumière pour passer la nuit. On n'aurait pas infligé à des animaux le traitement dont ces pauvres exilées furent victimes.

Le 13 octobre on vit les hommes de Curly, leur curé en tête, prendre le douloureux chemin de la déportation. Il ne resta au village que des enfants, des femmes et des soldats allemands. Quatre jours plus tard les hommes de Ham-Monacu arrivèrent à leur tour; les femmes de cette localité durent attendre deux jours avant de partir, car on prenait un malin plaisir à séparer les membres d'une même famille.

En deux mois 388 de ces malheureux exilés moururent à Péronne. Dans la ville « on ne voit plus que des vieillards, des infirmes, des boiteux, des groupes de vieux paysans à la barbe hirsute, des femmes et des enfants déguenillés qui vont mendier », écrivait l'archiprêtre de Péronne.

Quelle détresse dans toute cette région! L'église de Bazentin avait été transformée en ambulance. Le curé, un vieillard de 80 ans, eut la douleur de voir les soldats prendre un à un tous les bancs de l'église, les scier et les brûler. La table de communion, garnie encore de sa nappe blanche, subit le même sort.

Le 16 octobre, les 200 habitants, convoqués ensemble devant le commandant, durent attendre ses ordres. Pourquoi? Ils ne le comprirent que lorsque, libres enfin de rentrer chez eux, ils trouvèrent leurs maisons pillées de la cave au grenier par les soldats du kaiser.

Des scènes analogues se passèrent dans plusieurs autres villages.

Le lendemain matin, les hommes de Bazentin sont appelés. Le curé marche à leur tête, en sabots, une simple calotte sur la tête. On entasse les malheureux sur un chariot et on les emmène à Bapaume. Là, des officiers et des soldats les accueillent avec des moqueries. Pour apaiser leur faim, on leur donne un morceau de pain; ils peuvent le tremper dans un seau d'eau ou dans les boîtes de conserves vides que les soldats leur jettent comme à des chiens.

Puis, en des wagons à bestiaux, en route, les uns pour Cambrai, d'autres pour l'Allemagne.

A Pertain, tous les hommes furent enfermés à l'église le premier octobre, et ils durent y rester plus de quinze jours. Dans cette localité comme dans une foule de villages de la Flandre, on accusa les habitants de se livrer à l'espionnage. Les Allemands y firent des recherches continues en vue de découvrir un téléphone mystérieux qui n'existait que dans leur imagination.

Si nous ne craignons de tomber dans la monotonie, nous pourrions citer encore d'autres villages du département de la Somme. Les Allemands appliquèrent les mêmes procédés partout et firent régner la terreur autour d'eux.

Au surplus nous aurons l'occasion de reparler de cette région. Car l'occupation et les misères qui l'accompagnèrent ne faisaient que commencer.

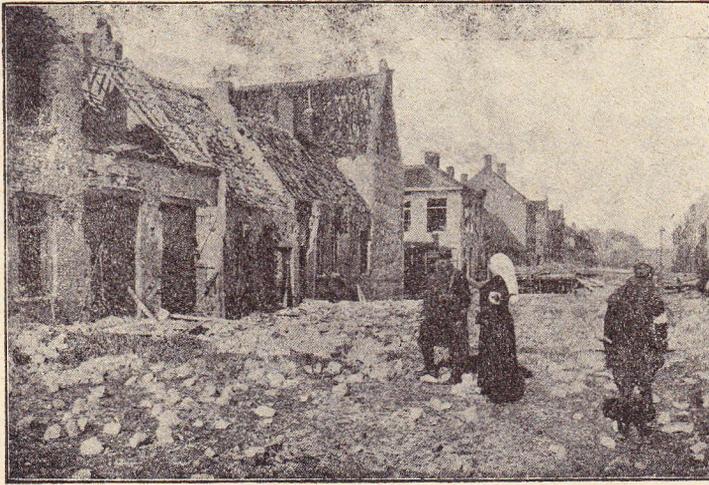
La bataille, à ce moment, était encore dans toute son intensité; elle devait être suivie d'une période de tranquillité, mais qui sembla particulièrement favorable au pillage et aux vexations dont les Allemands, abreuvèrent la population. (1).

Nous aurons aussi à parler à maintes reprises de la ville de Bapaume, que les Allemands avaient occupée le 5 septembre, après un violent combat après lequel les Français avaient dû se retirer sur Puisieux, Bucquoy, Adinier, Ficheux et Arras.

L'ennemi organisa un pillage en règle et expédia notamment des quantités d'armoirs à glace au-delà du Rhin.

« Tout ce qui se rapportait à l'approvisionnement fut réquisitionné et l'administration allemande, représentée par le colonel Welsh, officier au nez en bec de corbeau, grossier et menteur, fit marcher pour son compte le moulin du maire de Bapaume; chaque sac de farine fut vendu aux boulangers quarante-deux francs et, com-

(1) Ces scènes ont été décrites d'après l'ouvrage : « La Somme sous l'occupation allemande ».



Une rue à Dixmude

me le blé ne leur avait rien coûté puisqu'ils l'avaient pris, le bénéfice réalisé devait être assez joli.

La gendarmerie était commandée par le compte d'Harlemberg, homme à l'aspect aimable mais rude, comme tout militaire prussien; ce fut lui qui assura la réception du kaiser à Bapaume le 4 octobre 1914, en forçant toutes les notabilités de la ville à prendre le balai pour nettoyer les rues; le cortège automobile impérial, protégé par trois aéroplanes, se rendit à la mairie. Le kaiser salua la statue de Faidherbe d'un geste théâtral et daigna serrer la main du comte d'Harlemberg en signe de satisfaction. Celui-ci ne put cacher son immense joie, qu'il confia au curé-doyen de Bapaume.

Le lendemain, changement à vue; ce brave doyen, dont la maison était envahie par les autorités militaires allemandes, généraux, colonels, etc., fut arraché à son sommeil et conduit sous bonne escorte devant le farouche colonel Welsch, qui lui tint ce langage :

« Avec monsieur le maire ici présent, les bornes-fontaines ne fournissent plus l'eau depuis cette nuit; c'est un acte inhumain envers nos troupes. Si dans deux heures l'eau n'est pas ramenée aux fontaines, vous serez fusillés tous deux de chaque côté de la statue de Faidherbe ». Il termina son allocution par cette bonne plaisanterie teutonne : « Vous aurez le droit de choisir le côté de la statue qui vous plaira le mieux ! »

Heureusement, la pompe élévatoire put être remise en marche, mais le pauvre ouvrier qui assurait le service des eaux fut tellement bouleversé par cette menace qu'il se jeta volontairement dans un puits. (1).

L'ennemi aménagea une plaine d'aviation près de Bapaume. Les blessés français, que l'on rencontra dans la ville, durent partir pour l'Allemagne, mais Bapaume devint peu après comme un vaste hôpital où des milliers de soldats du kaiser vinrent s'installer sur un lit de souffrances et où nombre d'entre eux trouvèrent la mort. La ville resta à proximité du front.

Cambrai avait été occupé le 26 août. Il n'y avait eu que quelques escarmouches aux abords de la ville. Deux sous-officiers allemands tués furent reconnus par les Cambrésiens comme étant un certain Otto et un certain Burg, contremaîtres d'une filature établie depuis six ou sept ans à Cambrai, par les Allemands.

A l'arrivée des ennemis, une infirmière-major, au collège Notre-Dame-de-Grâce, se trouvant hors de son domicile, se hâta pour rentrer chez elle. Du côté du palais Fénélon, elle se trouva prise entre deux feux; les Allemands tiraient de Saint-Géry, les Français ripostaient de la rue Fénélon. L'officier allemand se montra galant homme : une fois n'est pas coutume. Il fit cesser le feu et cria à l'infirmière : « Mais passez donc plus vite, on va tirer. » Cette dame put ainsi regagner son domicile.

Du reste, les habitants eurent bientôt à subir une odieuse tyrannie.

Il arriva, par exemple, qu'un gendarme allemand fit irruption dans une maison avec le sans-gêne dont étaient coutumiers les soldats du kaiser.

On s'apprêtait à lui demander quelle était la cause de sa visite, d'ailleurs bien inattendue. Mais avant qu'on eût ouvert la bouche, le pandore boche de déclarer :

— Douze mark d'amende.

— Comment, douze mark et pourquoi ?

Il faisait alors remarquer que le rideau de la fenêtre ne couvrait pas entièrement celle-ci et que cela pouvait constituer un signal.

Cambrai était divisé en zones et malheur à qui le osait les franchir ! Cette violation se chiffrait par autant de marks d'amende.

Et voici un exemple d'insigne goujaterie des soldats de la kultur.

Deux dames, la mère et la fille, en toilette de ville, traversent la place d'armes de Cambrai.

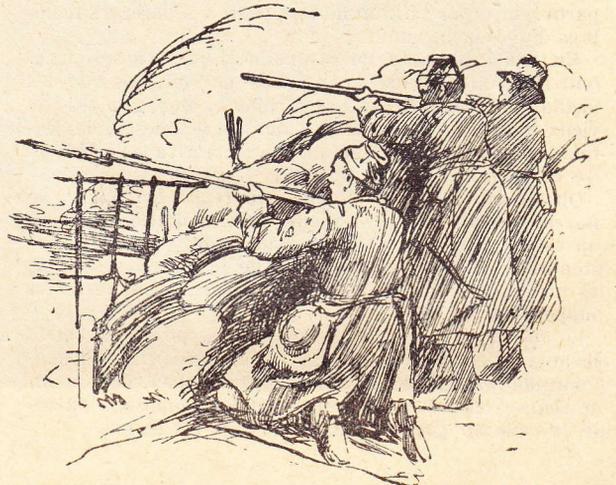
A l'une des fenêtres de l'hôtel de ville, un officier teuton fume son cigare. Appelant les deux femmes, il descend et les interpelle.

— Où allez-vous de ce pas, mesdames ?

— Nous allons rendre une visite, répond la plus âgée.

— On ne se promène pas ainsi en semaine, réplique le commandant.

Héant un soldat, il lui donne l'ordre d'apporter deux balais. Puis, les désignant aux deux dames ahuries, il leur ordonne sur l'heure de balayer la Grand'Place. Et il ajoute :



Carabiniers abrités derrière les sacs de sable.

(1) D'après Maurice Théry : « Le Nord de la France sous le joug allemand ».



Officier tué devant l'ennemi.

— Cela vous apprendra à faire le ménage. (1)

Voilà quelques échantillons des procédés mis en œuvre par les hommes de la kultur. La longue période d'occupation qui venait de commencer à Cambrai fut pour les habitants une rude épreuve. Nous aurons l'occasion de reparler de cette ville, qui constituait un point de concentration fort important derrière le front, un lieu de cantonnement pour les soldats en même temps qu'un immense lazaret et un formidable dépôt. Rien ne fut épargné à la population, dont le sort fut vraiment pitoyable.

Et les villages environnants furent peut-être encore plus à plaindre.

Saint-Quentin ! Cette ville de 15.000 habitants, qui était également un point stratégique de premier ordre, allait être ravagée à son tour par cette guerre sans merci. Depuis le mois d'août un nombreux état-major vint s'y établir. On imposa à la ville une amende de 3 millions, qui fut réduite à 1 million et demi, mais sous prétexte de récupérer la somme ainsi remise l'occupant enleva les tissus des fabriques.

Le 17 septembre 1914, on crut la ville sur le point d'être libérée. Des aviateurs français y répandirent des billets annonçant la victoire de la Marne. Une division de cavalerie pourvue de canons s'avança jusqu'à deux kilomètres de la ville et fit sauter la voie ferrée près de Bohain.

A ce moment il n'y avait que de faibles effectifs allemands à Saint-Quentin. Les officiers firent charger leurs malles sur des chariots et les soldats tout équipés étaient prêts à se retirer.

La population était sous le coup d'une émotion intense. Mais l'espoir qu'on avait formé se changea bientôt en une amère désillusion.

(1) Maurice Théry : « Le Nord de la France sous le joug allemand ».

Les Allemands ayant reçu des renforts purent conserver la ville, qu'ils entourèrent dès lors de retranchements et de barricades destinés à la garantir contre toutes nouvelles surprises.

Dans une foule de villages les hommes valides furent déportés. A Tergnier, Vouel, Condren, les autorités allemandes firent emprisonner tous les employés de chemin de fer, même les pensionnés. Ils redoutaient apparemment que ces employés ne sabotassent les voies ferrées.

Saint-Quentin devait connaître dans toute leur horreur les misères de la guerre.

Le 29 septembre, les Allemands bombardèrent la ville d'Albert, renommée par sa tour surmontée d'une statue de la Sainte-Vierge en cuivre doré et où des milliers de pèlerins accouraient chaque année pour vénérer Notre-Dame de Brébières.

L'après-midi de ce 29 septembre, à 4 h. 1/2, une pluie d'obus s'abattit sur la ville. Après un bombardement de plus de deux heures, une accalmie se produisit. Le maire résolut de faire évacuer la ville, où des incendies s'étaient déclarés en divers points.

Les Allemands détruisirent Albert systématiquement. L'hôtel de ville, la cure, le grand hôtel des pèlerins « Abri Notre-Dame », toutes les maisons de la Place d'Armes et celles de la rue Gambetta furent pulvérisées et le feu devora des usines et des écoles.

La basilique fut heureusement épargnée, mais la statue de la tour s'inclina sur sa base et l'on eût dit que la Sainte-Vierge étendait encore ses mains chargées de bénédictions au-dessus de la ville si gravement éprouvée qui allait devenir un des points stratégiques du front.

Un peu plus loin se trouvait Arras, qui mérite une mention toute spéciale, car cette ville est nommée souvent en même temps qu'Ypres et les Allemands ont essayé à diverses reprises de briser les lignes anières à cet endroit. Dans la première partie du présent ouvrage nous avons dit que l'ennemi occupa momentanément le chef-lieu de l'Artois, où il envoya surtout des patrouilles.

Mais le 18 septembre, la population eut la grande joie d'acclamer le retour des troupes françaises et elle le fit naturellement avec des transports d'enthousiasme.

Peu après on entendit le bruit d'une formidable canonnade. Les habitants crurent d'abord que les Français refoulaient l'ennemi d'une façon définitive, mais bientôt on se rendit compte qu'il s'agissait d'une opération plus grave : une lutte acharnée se déroulait entre les deux armées pour la possession d'Arras, qui formait ce qu'on a appelé la porte du Nord.

Les ailes extrêmes des deux armées s'étiraient vers le nord, cherchant à se déborder mutuellement. Les Allemands manifestaient l'intention très nette de s'emparer d'Arras, afin de prendre les Français à revers.

Aussi envoyèrent-ils trois corps d'armée dans la direction de la ville.

L'état-major français ordonna aussitôt d'enlever une division du front de Reims pour défendre le point menacé. Ces troupes furent amenées par étapes forcées, en chemin de fer, en autobus et au moyen de marches de nuit.

Le 27 septembre au soir, la division vint camper dans la grande plaine de l'Artois, au milieu des champs de betteraves.

Les officiers firent savoir aux troupes ce qu'on attendait d'elles : il fallait contenir les Allemands à tout prix jusqu'à l'arrivée des renforts.

Les trois corps d'armée ennemis s'avancèrent sous la protection d'un véritable rideau de feu, car l'artillerie allemande inonda la plaine d'une nuée de projectiles de tous calibres. Ceux-ci s'abattaient sans répit, balayant les collines, éventrant les routes, incendiant des fermes et des hameaux.

Les Français, néanmoins, se lancèrent bravement à l'assaut des positions ennemies. La bataille se prolongea pendant sept jours. Il fallut trois jours à l'infanterie pour franchir la plaine exposée au feu de l'artillerie. Puis, au cours d'une charge nocturne, les Français se lancèrent sur l'ennemi à la baïonnette ; l'avant-garde



L'incendie de Dixmude.

allemande chancela et abandonna finalement les villages de Mercatel et de Neuville-Vitasse.

Le 2 octobre la lutte devint encore plus vive autour de ces localités. Les attaques à la baïonnette se succédèrent sans cesse. Commencées dans les rues elles se résolvaient en corps-à-corps dans les jardins, les vergers, et même à l'intérieur des maisons. Un régiment français dut se replier à l'est de Neuville-Vitasse, mais il ne céda le terrain que pied à pied. Par suite de ce mouvement de repli, les défenseurs de Neuville-Vitasse virent leur flanc droit découvert, mais ils purent encore se retirer en bon ordre.

Le 4 octobre les renforts étaient arrivés. Le but du commandement français était atteint. L'aile droite allemande, se trouvant dès lors devant un mur infranchissable, dut renoncer à son plan de manœuvre enveloppante. L'ennemi réussit cependant à occuper des hauteurs stratégiques, qui dominaient la ville. Il installa ses batteries à Mercatel, Beaurains, Tilloy, Neuville-Vitasse, Fampoux, La Targette, Neuville-Saint-Vaast, et put ainsi bombarder Arras du nord, de l'est et du sud.

Le bombardement commença le 6 octobre et les premiers obus tombèrent à 9 h. 1/2. Les habitants descendirent dans les caves. De nombreux quartiers furent ravagés par des obus incendiaires.

Ce même soir une grande partie de la population, profitant d'un moment de calme relatif, se retira. Le triste cortège partit par la Porte Baudimont.

Le 7 octobre, l'ennemi reprit le bombardement avec une intensité au moins égale. Vers le soir le superbe hôtel de ville prit feu. L'évacuation de la ville se prolongea pendant toute la nuit. Tous les boulangers, à une exception près, s'enfuirent, de sorte qu'il n'y eut pas de pain pour les habitants qui étaient restés.

Le 9 et le 10, les canons se firent.

Mais déjà la physionomie d'Arras était complètement bouleversée. Au milieu des ruines gisaient les corps de soldats et de civils ainsi que des cadavres de chevaux. Plusieurs corps se trouvaient déjà en état de décomposition.

Sur le pont de Ronville, près de la gare, une toile recouvrait les restes de trois femmes, atteintes par une bombe au cours de leur fuite. Tous les corps furent enterrés sur place. Nombre de maisons étaient éventrées par les obus, d'autres totalement éboulées. Près de la gare les ruines s'amoncelaient à de grandes hauteurs. Des rues entières ne présentaient plus qu'une ligne lugubre de murs calcinés et branlants.

Tranquillisés par le calme des deux dernières journées, beaucoup d'habitants rentrèrent dans leurs foyers. Mais s'ils s'étaient imaginé que le bombardement avait pris fin, ils furent grandement déçus dans leurs espérances. Tout ce qui était arrivé jusque-là ne semblait être qu'un avant-goût des horreurs qui attendaient la malheureuse cité.

Les tranchées, en effet, n'étaient qu'à 1.500 mètres de la ville et pendant quatre ans le front ne se modifia guère à cet endroit.

La nuit du 14 octobre fut particulièrement mouvementée. L'ennemi venait d'exécuter une attaque près d'Achicourt et les balles sifflaient jusque dans les rues d'Arras. Une multitude d'habitants des environs se sauvèrent dans la ville.

Mais l'ennemi avait pu renoncer provisoirement à ses tentatives d'enveloppement et c'est ainsi qu'Arras devint un point du front et partagea le sort d'Ypres, car les Allemands n'étant pas parvenus à s'emparer de la ville se vengèrent en la détruisant, en la pulvérisant sous les coups de pilon de leur grosse artillerie.

Et maintenant, en suivant la ligne par La Bassée, nous arrivons à la frontière franco-belge.

Ici nous rencontrons la ville d'Armentières. Le 18 le maréchal French y avait établi son poste d'observation. Les Allemands bombardèrent la ville.

« Les hommes paraissaient devenus fous de rage ou de terreur, écrivit à ce propos le généralissime anglais. Des femmes couraient çà et là en criant, avec des enfants dans leurs bras.

Tout près de mon poste d'observation, je vis un prêtre se précipiter hors d'une église, en vêtements d'adulte, tenant dans ses mains les vases sacrés, et, sous mes yeux, entraîner par la rue, dans le torrent de sa panique, une grande partie de ses fidèles. La ville subit de grands dommages, et de nombreuses pertes furent signalées dans la population civile. »

D'Armentières la ligne rejoignait Messine, une localité fort ancienne, où se trouvait le fameux établissement des orphelins des fonctionnaires de l'Etat. Les enfants furent transférés en France, au moment où la guerre vint désoler la contrée.

Et nous voici revenus à Ypres où nous avons été témoin, à la date du 9 octobre, de l'entrée des Allemands et de leur court séjour dans cette ville.

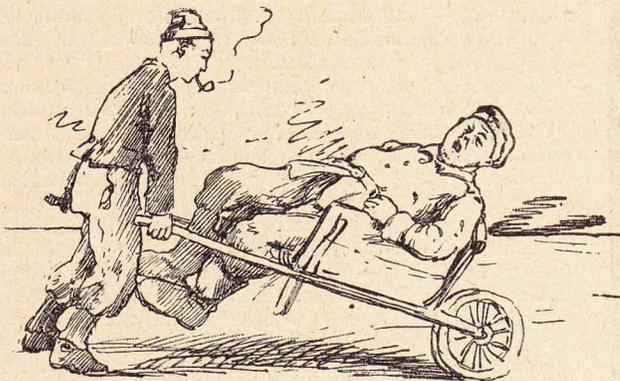
Nous savons aussi que l'offensive alliée échoua vers cette même date et que l'ennemi essaya de rompre le front près d'Ypres.

Tandis que les troupes belges déployaient des efforts héroïques pour barrer aux Allemands la route de la France, une lutte non moins terrible se déroulait autour d'Ypres.

Le 21, une entrevue eut lieu dans cette ville entre French, Haig, Rawlinson, de Mitry et Bidon; ces deux derniers généraux commandaient les troupes françaises; de Mitry était à la tête de la cavalerie et Bidon avait sous ses ordres une division de territoriaux. Il fut décidé que les Français évacueraient la ville sans délai, car French craignait qu'un commandement mixte n'eût des conséquences funestes pour les opérations.

Pendant la nuit deux bataillons de la division de Lahore se rendirent à Wulverghem par autobus; il furent placés sous les ordres d'Allenby comme soutien de sa cavalerie.

Les positions, le matin du 21, étaient les suivantes: à l'extrême-gauche, au nord-est d'Ypres, étaient placés des territoriaux de Bidon et des escadrons de la cavalerie de de Mitry; puis la 1re division anglaise, entre Bixchoote et Langemarck; ensuite la 2e division, se prolongeant jusqu'aux abords de Zonnebeke, avec la 3e division de cavalerie du général Byng en soutien-arrière; plus loin la 22e brigade de la 7e division de Law-



Transport d'un blessé boche par un carabinier.

On était arrivé au dimanche 25 octobre. Depuis une semaine la lutte se prolongeait sans résultat décisif et il semblait que l'ennemi s'épuisait en vains efforts. A plusieurs reprises, il réussit à rompre la ligne anglaise, mais une fois ce premier succès acquis, il était incapable de l'exploiter. On serait tenté d'attribuer le fait à l'expérience des troupes et au défaut d'entraînement, si le même phénomène ne s'était présenté avec la fameuse garde impériale. Ce résultat paraît plutôt indiquer un défaut inhérent à la conduite des régiments, ce dont les Alliés d'ailleurs n'eurent qu'à se louer.

La nuit, la 20^e brigade subit une grande attaque enveloppante dirigée contre le saillant à Kruseik, au nord-est de Zandvoorde. Les Allemands enfoncèrent le front anglais, mais ils furent arrêtés à temps et perdirent deux cents hommes.

Le 2^e régiment des Scotch-Guards, qui occupait les tranchées, s'élança au-devant de l'ennemi et l'attaque fut repoussée. Les Allemands exécutèrent une terrible contre-attaque à la pointe du jour et à la faveur du brouillard, et les Scotch-Guards durent se replier avec des pertes énormes. Pendant toute la matinée, la bataille fit rage autour de Kruseik, qui constituait un point des plus dangereux, car si l'ennemi avait rompu le saillant à cet endroit, il aurait occupé la hauteur de Zandvoorde. La situation fut sauvée, un peu après midi, grâce à une contre-attaque de la 7^e brigade de cavalerie, qui tenait les tranchées de Zandvoorde. Elle refoula l'ennemi jusqu'au hameau Amerika, sur la route de Berce-laere à Wervicq.

Sur tous les points du front le résultat était le même. Partout il y avait des alternatives d'avances et de reculs... et la mort seule faisait son œuvre avec succès.

French, dans son rapport sur la bataille d'Ypres, en clôtura la première phase au soir du 26 octobre.

Durant toute cette nuit le général Capper s'occupa de répartir ses brigades. Ce travail fut terminé le 17. Le front anglais se composait comme suit : à l'extrême aile gauche, au nord de Bixsechoote jusqu'à Zonnebeke la 17^e et la 18^e brigade du 9^e corps français; de Zonnebeke vers l'est jusqu'à Reutel, la 2^e division; de Reutel à Gheluveld-Kruisstraten, la 1^e division; de là jusqu'à l'est de Zandvoorde, la 7^e division; puis jusqu'à Klein-Zillebeke, la 3^e division de cavalerie de Byng; de Klein-Zillebeke à l'est de Messine, le corps de cavalerie d'Allenby; et plus au sud, le 3^e corps de Pulteney.

Ce même soir Sir John French alla trouver Sir Douglas Haig au village de Hooze afin de discuter la situation avec lui.

La 7^e division avait pendant un mois entier fait de continuels déplacements, participé à des combats incessants et subi de fortes pertes. En conséquence il fut décidé que Sir Henry Rawlinson se rendrait en Angleterre

ford, à l'ouest de Becelaere, et la 20^e brigade de Rugles-Brise à l'est de Gheluveld-Kruisstraten, en direction de Zandvoorde. Il y avait ensuite sur le front de Messine, le corps de cavalerie d'Allenby, qui avait vainement essayé d'atteindre les ponts de la Lys; enfin venait la ligne occupée par le 3^e corps, sur une longueur de dix milles et qui passait par Armentières.

Le 21, les Allemands lancèrent leur attaque principale contre le saillant entre Zonnebeke et Becelaere. Les territoriaux français avaient été rejetés du Vrijbosch (forêt d'Houthulst) et les Alliés se replièrent sur la ligne Bixsechoote-Langemarck-Saint-Julien-Zonnebeke.

Ils avaient en face d'eux les quatre nouveaux corps allemands, le 2^e corps, le 19^e corps, et au moins deux corps de réserve, une certaine quantité de divisions de landwehr, et quatre ou cinq divisions de cavalerie, — en tout, un demi-million d'hommes au bas mot. En outre, on signalait encore d'autres corps ennemis qui s'avançaient du sud.

La première préoccupation du général French fut de mettre de l'ordre dans la situation à Ypres, qui était surpeuplée par suite de la présence des territoriaux français. Il résolut de les faire partir à l'instant même, pour couvrir le flanc du 1^{er} corps de Haig. Ce même jour il avait eu une conversation avec le général Joffre, qui lui avait annoncé que le 9^e corps français allait être envoyé à Ypres, que les nouvelles formations du général d'Urbal se concentraient rapidement et qu'il avait l'intention de passer lui-même à l'offensive.

Néanmoins les secours promis ne purent arriver avant le 2, et il fallut durant trois jours conserver au front son caractère dangereux.

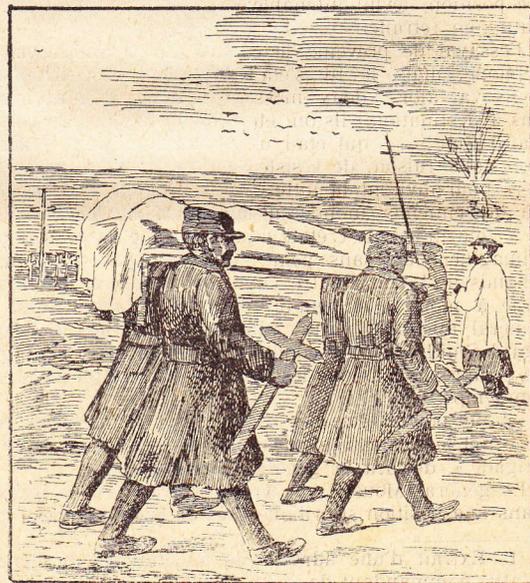
Et les Allemands réitéraient leurs attaques.

Le 23, l'ennemi déploya son effort contre la 3^e brigade à la gauche de Haig, dans le voisinage de Langemarck. Les nouvelles troupes allemandes, dont plusieurs éléments n'avaient eu que deux mois d'instruction, sautèrent dans les tranchées anglaises comme des possédés, avec un courage et une ardeur incroyables. L'artillerie anglaise les envoya rouler par terre, mais de nouveaux effectifs s'avançaient sans cesse, jusqu'à ce que la limite de la résistance humaine fut atteinte. Le corps assaillant perdit ce jour-là 75 p. c. de son effectif; quinze cents morts allemands gisaient sur le champ de bataille autour de Langemarck.

Le soir la lutte prit une tournure plus favorable. La 18^e division du général Lefebvre et la 17^e division du 9^e corps français étaient arrivés pour reprendre le front de la 2^e division anglaise, qui put ainsi se retirer vers le sud où elle alla relever la 7^e division gravement éprouvée, à l'extrémité nord du front, près de Zonnebeke.

Le 24, le 9^e corps vint prêter son concours. Il se composait de vétérans de Sézanne et de Reims. Une attaque irrésistible à la baïonnette, qui dégénéra en véritable boucherie, leur fit gagner du terrain entre Zonnebeke et Poelcapelle. On relevait sans cesse les troupes afin de leur accorder quelque repos.

« Les étudiants », les jeunes Allemands, qui étaient partis volontairement pour le champ de bataille avec tant d'enthousiasme, subirent de lourdes pertes.



Enterrement d'un camarade.



Ambulance sous le feu à Dixmude.

pour passer en revue la 8e division, qui avait été mobilisée sous les ordres du général-major F. J. Davies; et que la 7e division ainsi que la 3e division de cavalerie seraient jointes au 1^r corps.

Le 28 il n'y eut qu'un duel d'artillerie. Il régnait donc, par rapport aux jours précédents, un calme relatif, mais c'était un calme qui annonçait une nouvelle tempête, comme nous le verrons plus loin.

Tous les régiments se distinguèrent tour à tour. C'est ainsi qu'un commandant des Royal Scotch Fusiliers rapporta ce qui suit au sujet des combats livrés près de Hooge :

« Les Allemands se lancèrent à l'assaut, et bientôt notre position devint intenable; on nous ordonna donc de battre en retraite.

J'essayai de prévenir le colonel Baird Smith par téléphone, mais le fil s'était brisé par les shrapnells. J'envoyai alors deux messagers, mais ils n'arrivèrent pas à destination : ils ont été tués ou blessés. Le colonel Baird Smith, — qui était un soldat intrépide — décida non sans raison, de résister, et les Royal Scotch Fusiliers poursuivirent la lutte à outrance jusqu'au moment où les ennemis inondèrent littéralement les tranchées et y fourmillèrent. C'était d'un héroïsme inouï. On peut s'imaginer cela sans peine : il n'était pas question de « hands up ! » ou d'autre chose de ce genre, c'était une lutte à mort. Que peut-on faire davantage ? Aussi un général allemand vint-il plus tard féliciter le colonel Baird Smith de cette conduite héroïque, en disant qu'il ne comprenait pas que les hommes eussent pu résister si longtemps.

« Vous pouvez être fier d'appartenir à un pareil régiment, et je suis extrêmement fier de vous avoir dans ma brigade », déclara le général Watts. (1).

Le général Moussy, du 9e corps français, se trouvait dans une position si critique près de Klein-Zillebeke qu'il

était menacé d'être débordé. Il eut recours à un moyen assez étrange pour rétablir la situation et demanda au caporal qui commandait son escorte personnelle de faire appel à tous les hommes valides.

Le caporal parcourut toute la contrée, rallia tous ceux qu'il rencontra, les cuisiniers, les soldats des transports, les fendeurs de bois et les porteurs d'eau ; il rassembla deux cent cinquante hommes environ de toutes armes, ou plutôt sans armes, et les fit défiler devant le général.

Le sol était coupé de haies, de rangées de saules zigzaguant dans toutes les directions, de vliets étroits et de fossés plus larges — traits caractéristiques du paysage flamand — qui rendent le terrain extrêmement difficile pour des mouvements de troupes, surtout pour la cavalerie. Les soixante-cinq hommes de l'escorte furent transformés en fantassins et les cuirassiers, avec leurs casques luisants et leurs crinières retombantes, leurs devants de cuirasse en acier, leurs bottes de cavaliers et leurs sabres furent prêts à participer à une charge à la baïonnette, où en réalité on ne voyait pas de baïonnettes.

Cela ressemblait fort bien au fait d'armes de Bruce à Bannockburn ou à l'assaut des ambulanciers de Sir John Moore lors de la retraite sur Corunna. Cette action pleine de témérité réussit et Moussy maintint ses positions.

Voilà dans quelles conditions se poursuivait cette lutte sanglante où des compagnies résistaient à des bataillons, et des bataillons à des régiments entiers. Et toutes ces opérations n'étaient, en somme, que les préliminaires d'une bataille plus terrible encore.

Des blessés affluaient à Ypres. On les introduisit dans la ville à la tombée de la nuit.

Le prêtre écrivain César Gezelle en visita un grand nombre à qui il prodigua les consolations suprêmes de la religion.

« Dans les salles régnait une chaude atmosphère, les odeurs d'éther et le silence flottaient au-dessus des rangées de lits, écrit-il dans son superbe ouvrage « La mort d'Ypres ».

« Les couvertures étaient neuves et très propres, les draps tout blancs, et sur chacun des oreillers une tête se détachait, offrant les stigmates de la souffrance en des expressions variées : la plupart avaient cette gravité profonde, résignée et émouvante que la souffrance dessine sur le visage de l'homme, qui a déjà parcouru la moitié de la vie. Il n'y en avait qu'un seul qui, de temps en temps, parce que le sommeil s'éloignait obstinément de sa couche et que la souffrance était trop vive, poussait un profond soupir de douloureux ennui :

« Oh ! les bandits ! les bandits ! »

C'était un Breton père de quatre enfants à qui le matin on avait amputé la jambe jusqu'au-dessus du genou.

Ces hommes étaient des territoriaux français des garnisons de Bretagne. A la première alerte et pour contenir la formidable ruée allemande, on les avait envoyés en Belgique par marches forcées, ils avaient essuyé le premier choc de la redoutable armée, et avaient réussi à endiguer le flot de l'invasion ennemie, mais au prix d'horribles sacrifices. Nous les avons déjà rencontrés aux environs de Roulers.

Et d'abord ils avaient dû supporter le poids de tant de jours et de nuits d'une marche exténuante, sans nourriture et sans repos suffisants.

« Non, monsieur l'abbé, ce n'était pas une besogne pour nous », me déclara un blessé.

« Quand on a atteint la quarantaine et qu'on a femme et enfants, on veut bien entreprendre un trajet de cent kilomètres. Mon Dieu ! c'est pour la Patrie. Un Français est maigre, mais résistent, il se remet vite de ses fatigues; mais pour se faire emporter bras et jambes ou massacrer comme un chien il faut l'enthousiasme de ses vingt ans. Voyez tous ces hommes, ils sont tous pères de famille comme moi. La baïonnette et la tranchée, et la sarabande infernale des bombes et des obus, et la vue des compatriotes et des amis qui tombent à vos côtés, non, cela n'est plus de notre âge, et, monsieur l'abbé, vous ne vous en faites pas une idée, mais c'est affreux,

(1) Extrait d'une adresse de félicitations du général Watts, commandant de la 21e brigade.



En garde.

on ne peut décrire ces choses-là, non, on ne peut les décrire. »

Il se tut un moment et tint les yeux fermés, car les souvenirs affluaient dans son esprit et il revoyait en pensée toutes les horreurs qu'il avait vu se dérouler là-bas.

Ils avaient tous des moments pareils, ces blessés; soudain on les voyait retomber dans le mutisme et leur esprit semblait absent, lorsqu'ils voulaient commencer à raconter les choses terrifiantes dont ils avaient été témoins.

Puis il reprit :

« Là-bas, il y a un camarade qui en sait davantage; il a été pris par ces bandits; ils l'ont enfermé dans un trou infect et l'ont bourré de coups de pied comme une bête. »

L'homme qu'il désigne est couché dans un coin de l'infirmerie; nous le regardons et il rit comme un enfant qui est content de ce que l'on parle de lui.

C'est un bûcheron de la Bretagne, qui n'a guère vu autre chose que son village, sa hache et ses arbres. Peut-être même ignore-t-il où il est et ne le saura-t-il jamais. Il est venu ici le cœur gonflé de haine contre l'ennemi, prêt à fondre sur lui partout où il pourrait le rencontrer.

Mais ils l'ont enchaîné et ligoté comme un bœuf et ils lui auraient donné le coup d'assommoir décisif, si le temps ne leur avait fait défaut et s'ils n'avaient dû s'enfuir. Le pauvre homme n'était pas blessé, mais on l'avait trouvé épuisé de fatigue et de mauvais traitements, affalé dans un réduit où les Allemands l'avaient enfermé et où ils avaient dû l'abandonner dans leur fuite précipitée. On l'avait recueilli et conduit ici. Il avait dormi trois jours entiers. Lorsqu'il se réveilla il avait perdu la raison.

On n'avait pas encore eu le temps d'organiser convenablement le service de la Croix-Rouge, et on amenait les pauvres blessés sur tous les véhicules que l'on rencontrait et qui pouvaient convenir pour les transporter dans la ville : brouettes, charrettes à bras, camions, tout fut réquisitionné, recouvert d'un lit de paille; les malheureux y restaient immobiles, comme des morts, après un pansement provisoire, effectué sur le champ

de bataille, saignants, boueux et brisés d'effroi et de fatigue. A l'hôpital on les soulevait ensuite de leur couche de paille ensanglantée pour les placer sur des civières que l'on déposait dans le vestibule ou qu'on transportait dans les salles.

Au moindre choc ils poussaient des gémissements et dirigeaient leurs yeux dilatés et anxieux à la ronde.

L'air était imprégné d'une odeur épouvantable qui pénétrait dans l'estomac, et qui, une fois absorbée, ne vous quittait plus, l'horrible puanteur du sang humain corrompu.

Seigneur ! Quelle détresse ! Quel étalage de misère hideuse et comment y faire face ? Par où fallait-il commencer ? On n'avait pas le temps de s'adonner à la sentimentalité, pas un instant pour laisser son cœur se briser à la vue de ce spectacle lamentable. Avec les précautions les plus minutieuses et les soins les plus dévoués, tout en prononçant de douces paroles comme celles que les mères murmurent à leurs petits enfants malades, les sœurs enlevèrent à ces pauvres grands blessés leurs chaussures pesantes de boue, pour autant au moins qu'ils en avaient encore.

Afin de ne pas rouvrir leurs blessures, on coupa les vêtements de leur corps meurtri.

Ils n'avaient plus couché dans un lit depuis des semaines. Les souliers, les bas et les habits collés et durcis à leurs membres par la pluie et la boue, par un manque absolu de soins et d'entretien pendant des semaines entières, étaient ouverts, rafistolés à l'aide de cordes et d'épingles, troués par des projectiles, souillés et déchirés. »

César Gezelle décrit entre autres deux Anglais atteints d'une balle au cerveau, qui avaient subi l'opération du trépan. Ils s'agitait sur leur lit de douleur. L'un d'eux arracha le pansement qui enveloppait sa tête. « Je tressaillis jusqu'à la moelle des os en voyant le sang noir se répandre à travers les linges sur ses tempes et s'étendre comme une tache d'huile dans le renfoncement de son oreiller.

Puis il reprit une attitude tranquille, mais sur son visage de bronze perlèrent de telles gouttes de sueur que de ma vie je n'en ai vu de pareilles.

Le lendemain matin ce lit était transformé en une mare de sang et l'opéré gisait à côté sur une civière. Il venait de rendre l'âme. Il avait continué à arracher le pansement, soulevé les surveillants comme de petits enfants et lancé les linges autour de lui en hurlant comme un taureau blessé. Tout son sang s'était écoulé et il était mort; mais dans quel état épouvantable. »

Gezelle décrit ainsi le mort :

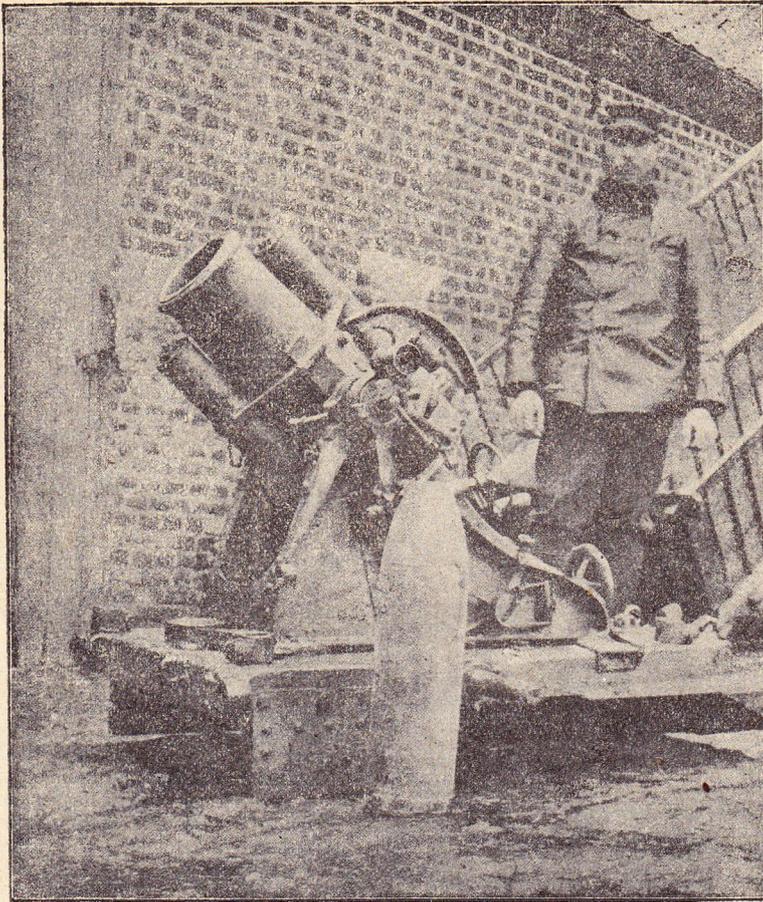
« Sa belle chevelure noire, trempée de sang et de sueur, était collée autour de son crâne blessé, les grandes gouttes de sueur de la nuit précédente s'étaient encore enfilées et leur blancheur de cire perlait sur sa face de bronze. Le teint pourpre du visage avait disparu pour faire place à la couleur mate de la mort; ses yeux étaient clos, sa bouche crispée avait encore cette expression de fureur sauvage qui lui faisait battre le mur de ses bras et de ses lèvres serrées un flot épais d'écume rouge et blanche et de sang s'était répandu sur le parquet à une distance de deux ou trois pieds. Et il était, autrefois, à ce qu'il parut, l'homme le plus doux de la terre.

On recouvrit d'un linge l'horrible dépouille, et lui aussi fut emporté. »

Combien, hélas ! furent ainsi emportés pour aller dormir leur dernier sommeil dans la terre d'Ypres. De modestes cortèges funèbres sortaient de toutes sortes d'établissements. Et sur le champ de bataille combien que l'on enterrait sans cortège et sans office funèbre : là, après une courte prière, la terre reprenait les restes de ceux qui quelques instants auparavant étaient brillants de force et de santé.

Nous avons décrit antérieurement les opérations autour d'Ypres, qui était une énumération des faits, mais les considérations suivantes étaient nécessaires pour mettre en relief le caractère de cette lutte.

Ce n'était du reste qu'un commencement.



Mortier de tranchée pris sur les Allemands à Nieuport.

L'INONDATION

Nous venons de jeter un coup d'œil dans les hôpitaux d'Ypres. Ces scènes se déroulèrent également dans des localités situées derrière l'Yser, à Furnes, La Panne, Dunkerque et Calais. La petite rivière de Flandre était le point de départ d'un flot de blessés qui s'écoulait d'une façon continue et se répandait toujours plus loin... Dunkerque était bondé, bien que le nombre primitif de lits eût été plus que quadruplé. Aussi les trains transportèrent les patients en d'autres endroits, et des navires les embarquèrent pour l'Angleterre.

Nous avons décrit la bataille de l'Yser jusqu'au 26 octobre et nous savons que la situation à ce moment était particulièrement critique.

La bataille d'Ypres nous a clairement montré, d'autre part, que notre petite armée à bout de forces ne pouvait encore escompter à ce moment l'arrivée de renforts.

C'est alors que le grand quartier général songea à un autre moyen de salut et appela à son aide l'inondation.

La région de l'Yser était coupée de canaux, de vliets et de fossés. Elles possédait un vaste réseau de wateringues, qui la protégeaient contre les inondations. Ces canaux ramenaient vers la mer l'excédent de l'eau et en réglaient le débit à marée basse par un jeu d'écluses. Mais on pouvait aussi faire l'opération inverse et amener l'eau de la mer dans l'intérieur.

Le plan du haut commandement militaire reposait sur ces données. Il y a lieu de faire remarquer que les Anglais avaient proposé d'avoir recours à cette mesure extrême dès le 15 octobre. D'après l'ouvrage de Crokaert, le Roi refusa d'admettre le projet à cette date, parce que l'armée allemande, bloquée par l'inondation, aurait pu ainsi déployer tout son effort dans la direction d'Ypres, où la poussée ennemie était déjà si violente.

En tous cas l'idée de tendre une inondation avait surgi depuis plusieurs jours dans beaucoup d'esprits, par le fait même que la situation semblait désespérée.

M. Léon Ryex, dans une intéressante brochure intitulée «Le miracle des écluses», dit qu'une première proposition fut faite au général divisionnaire qui commandait devant Nieuport.

Le 21 octobre, au matin, le général Dossin donna l'ordre de tendre un blanc d'eau de Nieuport à Saint-Georges.

Mais comment s'y prendre pour opérer les manœuvres qui produiront l'inondation?

Les écluses étaient partis avec la population, quand fut donné l'ordre d'évacuer Nieuport. Or les opérations à effectuer étaient compliquées et demandaient des hommes initiés à ce travail.

Un tout jeune volontaire, le sous-lieutenant François, se chargea de mener à bien cette œuvre difficile. Il trouva un collaborateur précieux dans un vieux batelier de Nieuport, Henri Geeraert, un civil, qui s'était joint aux soldats dès le premier jour de la bataille, et pour lequel les écluses de Nieuport n'avaient pas de secret.

Ce fut lui qui expliqua à son ami, le caporal Balon, comment il fallait inonder en fermant les vannes de communication entre la crique de Nieuwendamme et le terrain du Noordvaart. Le caporal en parla à son chef.

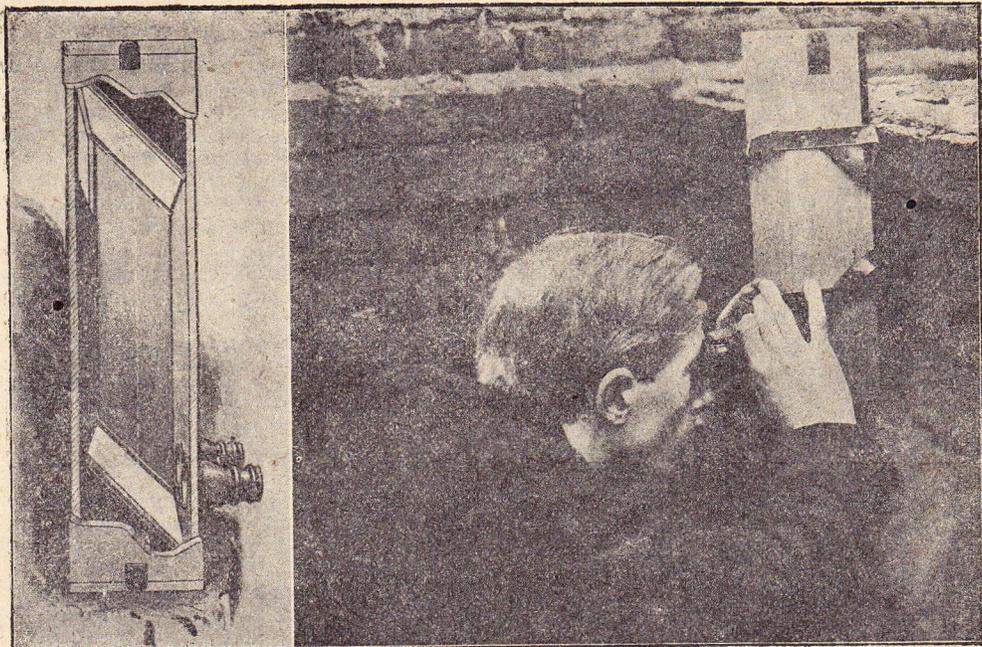
Le sous-lieutenant François emmena Geeraert avec lui, ainsi que quelques hommes de la garde des ponts.

On était en plein champ de bataille et les obus éclataient sur les écluses.

François et ses hommes parvinrent cependant à l'écluse.

Là, une grave déception attendait le petit groupe : les appareils de manœuvre des vannes avaient disparu...

Le vieux Geeraert ne voulait pas qu'on s'avouât vaincu : il devait y avoir moyen de retrouver les clefs et les



Périscopé fait à l'aide de jumelles.

manivelles ; les éclusiers, en quittant Nieuport, avaient dû les cacher.

Il chercha dans les buissons, sous des tas de cordages, dans l'eau, et successivement, finit par trouver tous les engins.

On ouvrit les vanes, et l'on tendit le blanc d'eau de la crique de Nieuwendamme.

Ce n'était-là qu'un essai, l'exécution partielle d'un plan plus vaste. Le 25 octobre la nécessité s'imposa de conjurer le danger menaçant par des mesures appropriées.

Mais ce qui rendait la tâche particulièrement difficile, c'est qu'il fallait non seulement inonder le terrain occupé par l'ennemi, mais maintenir à sec la région où opéraient les Belges. Entre les deux lignes se dressait déjà une barricade : le remblai du chemin de fer de Nieuport à Dixmude.

Il fallait donc procéder d'une façon judicieuse. Le juge Teys de Furnes avait montré au général Wielemans, qui était son hôte, un vieux document du temps de la révolution française, prouvant qu'à cette époque on avait défendu Nieuport au moyen de l'inondation.

Ces papiers n'avaient dans l'espèce qu'un valeur très relative. L'ennemi, en effet, n'assiégeait pas à ce moment une petite ville, mais une région entière dont une notable partie était déjà en son pouvoir. Il menaçait même Ramscappelle, Pervyse, Caeskerke et Dixmude.

C'est dans ces conjonctures que le commandement supérieur dut faire appel à l'expérience d'un homme compétent, d'un spécialiste qui connaît à fond le régime des canaux et la manœuvre des écluses. Il s'adressa finalement à l'inspecteur de la wateringue du nord de Furnes, Charles Kogge, un modeste fonctionnaire, qui exerçait son service depuis plus de trente ans.

Le dimanche, 25 octobre, le vieil éclusier, qui habitait une petite maison sur la route de la mer, à Furnes, avait quitté sa femme en disant qu'il allait aux nouvelles, et était allé rejoindre des amis dans un cabaret de la Grand'Place.

On savait vaguement que les choses allaient mal ; on entendait la bataille se rapprocher ; des obus commençaient à tomber sur la ville. Déjà la plus grande partie de la population avait fui.

Parfois un des hommes s'approchait de la fenêtre pour regarder sur la place. La pluie tombait. On voyait passer des soldats, des blessés arrivaient sans cesse.

Au fond de la place, au pied de la tour de Sainte-Walburge, l'hôtel de ville découpait ses dentelures et les li-

gues ondoyantes de sa façade ajourée. C'est là qu'était le roi avec son état-major.

Les yeux de Kogge revenaient toujours vers cet hôtel de ville où était le roi.

Il fut tout à coup appelé par sa femme qui venait d'entrer dans le cabaret. La bonne-vieille était essoufflée. Elle venait de chez elle, et avait couru, d'une haleine.

Elle appela son mari :

« Le concierge de l'hôtel de ville est venu chez nous pour te chercher. Tu dois aller tout de suite à l'hôtel de ville où un officier t'a fait demander. Il t'attend. Tu dois y aller tout de suite et demander le capitaine Nuytens ; son nom est sur ce papier. »

Kogge s'effara.

L'idée d'avoir à parler à un chef de l'armée l'étourdissait.

Il jugea qu'il ne pouvait se présenter dans la tenue où il se trouvait et se hâta de rentrer chez lui pour mettre ses habits du dimanche.

Puis, le cœur battant, il se dirigea par le lacs de ruelles qui contournent Sainte-Walburge et traversa la Grand'Place. Son regard s'attacha alors instinctivement aux fenêtres du premier étage de l'hôtel de ville, où était le Roi avec son état-major.

Et ici nous cédon la parole à M. Léon Ryex :

« Kogge gravit le perron. Des officiers entrent et sortent ; ils sont pressés et nerveux ; leurs traits fatigués et crispés dénotent l'angoisse. Parmi eux, il y a des uniformes étrangers, des dolmans bleus, des pantalons rouges, des tuniques couleur de terre.

Un général descend l'escalier de pierre en spirale qui va à l'étage ; Kogge l'entend dire à un jeune officier qui l'accompagne : « Oh ! le pauvre garçon... lui aussi... » et un geste achève la pensée.

Kogge est attendu. La concierge le fait entrer dans une petite chambre du rez-de-chaussée, où travaille le capitaine Nuytens. Cet officier est du pays et connaît le flamand de Westflandre. Avec lui, le vieil éclusier se sent de suite à l'aise.

Le capitaine l'interroge sur le régime hydrographique du pays. Il lui montre la carte d'état-major pour faire comprendre ses questions.

Mais telle est la complication du système des eaux que, malgré la précision des indications de la carte d'état-major, Kogge ne s'y retrouve pas. Il lui faudrait ses cartes à lui avec lesquelles il est familiarisé.

Il est convenu qu'il ira chercher ses cartes et qu'il reviendra l'après-midi, à deux heures et demie.



Patrouille allemande à Dixmude.

Il fut exact au rendez-vous.

Un pli d'aix été barrait le visage énergique du capitaine.

Jusqu'où allait se répandre ce flot de la mer que rien n'endiguerait, et notre armée ne serait-elle pas prise dans le désastre ?

Il questionna rapidement :

— Si l'on inondait la plaine, l'eau recouvrirait tout le pays, aussi bien les positions belges que les positions de l'assaillant ?

— Oui, l'eau envahirait tout le bassin de l'Yser. »

Nuytens, penché sur la carte, la scrutait.

Kogge présenta immédiatement un plan. Il proposa d'ouvrir les vannes des écluses près de Nieuport, d'introduire ainsi l'eau de la mer dans le Noordvaart et de la dans le Berverdijk. Mais on lui objecta qu'il sera difficile de travailler aux abords des écluses, car les Allemands étaient postés de l'autre côté.

Les Français, en effet, avaient dû renoncer à leur offensive sur Ostende, car ils ne disposaient pas d'effectifs suffisants pour risquer une attaque contre Westende.

Ce dimanche-là même, les 16^{2e} et 15^{1e} furent forcés d'évacuer la tête de pont de Lombartzjide.

Puis, dans la nuit du 25 au 26, on ramena toutes les troupes sur la rive ouest de l'Yser. On n'y laissa qu'un poste de mitrailleuses pour défendre l'accès aux ponts.

Il était donc impossible de faire l'opération près de Nieuport.

Alors Kogge avisa heureusement un autre moyen. Il s'agissait d'ouvrir les vannes d'une vieille écluse espagnole (l'Oud-Veurne-Sas), qui se trouve sur la rive gauche du chenal, entre Nieuport et la mer. Cette écluse alimente un canal (l'Arkevaart) qui passe derrière la ville, la contourne et va rejoindre les autres canaux au sud de Nieuport, notamment le Noordvaart et le Beverdijk.

Cette ancienne écluse, se trouvant hors de la vue des Allemands, on pouvait, à condition de travailler la nuit, faire la besogne à l'insu de l'ennemi.

Kogge savait que les canaux ne pouvaient absorber toute l'eau de la mer qui devait fatalement se répandre au-dessus des berges, et envahir les tranchements ennemis.

Mais il fallait auparavant établir une digue solide entre le terrain occupé par l'ennemi et les positions bel-

ges, ce qui serait relativement facile, car il suffisait de fermer les aqueducs du remblai du chemin de fer Nieuport-Dixmude et de construire des barrages à certains endroits.

On a représenté cette opération comme un grand secret. Or, c'est là une légende, car tous les paysans du Veurne-Ambacht savent que l'on peut tendre une inondation dans la contrée. Est-ce que les fameuses écluses de Nieuport n'avaient pas été construites tout exprès par l'ingénieur De Mey pour protéger le pays contre l'invasion des eaux de la mer ? D'ailleurs le système des wateringues dépendait entièrement du jeu des écluses.

Il est douteux cependant que le commandement militaire eût jamais étudié ce grave problème dont la solution était confiée à présent à un simple fonctionnaire, le brave éclusier Kogge. Celui-ci dut commencer par dissiper chez certains officiers une multitude de notions fausses. Quelques-uns préconisaient même un plan d'inondation par la Colme qui est un canal de la Flandre française.

Kogge leur démontra que ce plan était inexécutable, à moins que l'on ne voulût laisser les eaux recouvrir tout le Veurne-Ambacht.

Il reste néanmoins au commandement suprême le mérite d'avoir choisi l'heure exacte où l'inondation pouvait être tentée avec le plus de chances de succès et sans compromettre la défense belge.

« Le général Wielemans, chef d'état-major, avait son quartier à Wulpen. Il y avait fait appeler le commandant Robert Thijs, du génie. Robert Thijs, fils du créateur du chemin de fer du Congo, avait passé plusieurs années en Afrique pour l'étude du régime du fleuve et des lacs. Les questions hydrographiques lui étaient familières. Officier de réserve, il avait repris du service à la déclaration de guerre.

Les conférences que le commandant Thys eut avec le chef de l'armée furent anxieuses. Jamais on n'avait supposé qu'on se battrait dans la région Nieuport-Dixmude, et on n'en avait point fait une étude spéciale au point de vue stratégique. Quand on avait décidé de résister sur le petit fleuve, on savait qu'il constituait une position médiocre. Quant au système si extraordinairement compliqué de la wateringue, on ne pouvait dire dans quelles conditions et dans quelle durée de temps il pouvait produire l'inondation.

La première pensée qui venait à l'esprit était qu'il fallait faire sauter les écluses de la mer, pour donner passage aux flots qui se précipiteraient par cette brèche et envahiraient le pays.

On dit même que l'ordre fut envoyé de faire sauter les écluses et que ce travail était déjà entamé lorsque le commandant Thys, accouru sur place, prit sur lui d'en empêcher l'exécution. C'est que les écluses, une fois détruites, l'eau regagnerait la mer à marée basse, laissant à sec la plaine qu'elle n'aurait recouverte que pendant quelques heures — et l'inondation fut devenue impossible.

Combien de temps demanderait l'inondation ? Faudrait-il des heures ou bien des jours ? Serait-on maître de la masse d'eau qu'on voulait essayer de déverser sur le pays ?

C'étaient là autant de questions angoissantes, auxquelles des réponses précises et certaines ne semblaient point possibles.

C'est alors que le général Wielemans fit venir Kogge et lui posa la question :

— Est-ce que tu as peur ?

Kogge fit la réponse :

— Non, si c'est pour servir la patrie.

— C'est bien, maintenant, tu es à notre service.

A neuf heures, le major Jamotte vint chercher Kogge, en automobile. Les deux hommes abandonnèrent l'auto du côté de Peryse et s'en allèrent à travers les prairies et les champs vers la voie ferrée.

Ils longèrent le talus et Kogge indiquait au major l'emplacement des canaux. Les obus d'une batterie belge passaient au-dessus de leur tête avec des vrombissements.

On avait raconté à Kogge que la ferme Bueken brûlait. Il voulait voir si c'était vrai, et à tout moment il s'efforçait de voir par-dessus le talus et de regarder dans



Artilleurs anglais à Nieuport.

la plaine, — pour savoir si s'était vrai que la ferme Bueken était en feu.

Cette partie de la ligne était occupée par des soldats français.

Cela leur parut singulier, ce civil qui circulait le long de la voie ferrée et regardait dans la plaine.

Il fallut des explications compliquées pour dissiper leurs soupçons et éviter un accident.

Mais voilà que soudain des obus commencent à battre le talus. Une batterie allemande s'est mise en position, là-bas, du côté de l'Yser, et bombarde.

Les obus frappaient le remblai et la voie. Le major et Kogge continuent leur inspection. Tant qu'on se colle au talus, cela va... Seulement, il y a en arrière un espace de quelques centaines de mètres où, à chaque instant, surgissent des colonnes de flammes et de fumée et de terre, comme des fantômes qui se lèvent tout à coup.

Il faut maintenant quitter l'endroit pour aller du côté de Boitschoeke. Les deux hommes s'élancent en courant à travers la zone battue par les projectiles. Kogge retrouve ses jarrets de vingt ans. Il saute par-dessus les fossés, franchit les haies ; des artilleurs de la 3e, qui tirent sans cesse vers l'Yser, s'esclaffent de voir ce vieux qui court dans la plaine et saute comme un lapin.

— Eh bien ! vieux papa, qu'est-ce que tu en dis ?... Est-ce que tu viendras encore par ici ?...

Tout près d'eux, une chaumière flambe, dans un grand feu clair et bruyant. Un obus tombe tout près de Kogge dans un grand tas de fumier qui est projeté en l'air.

Le vieux Kogge, tout haletant et la poitrine déchirée par la toux, répond :

— Pour sûr, pour sûr... je reviendrai, si c'est pour servir la Belgique...

Ils font un grand détour dans la plaine pour rejoindre la voie vers Boitschoeke. Mais là, ils sont arrêtés. Des officiers leur disent : « Inutile d'essayer d'avancer, les Allemands sont au talus. »

Les officiers s'efforcent de grouper leurs hommes pour former une position de repli.

Kogge s'en retourne à Wulpen pour donner des explications » (1).

Toute la nuit les troupes du génie belge travaillèrent, sous le feu de l'ennemi, à boucher les ouvertures du remblai du chemin de fer.

Le commandant Thys en compagnie du capitaine Ulmo, du génie, s'était chargé d'aller ouvrir la vieille écluse espagnole (l'Oud-Veurne-Sas).

Il se rendit à Furnes pour emmener avec lui Kogge qui devait le guider.

Kogge accepta sans peine d'aller à Nieuport. Mais sa femme, une brave vieille aux cheveux déjà blancs, et sa fille s'effraient à l'idée de voir le père s'aventurer là-bas, par cette nuit froide et pluvieuse, au bout du chenal. Déjà, il est rentré exténué et fiévreux de son expédition au chemin de fer.

L'après-midi, le commandant vient chercher Kogge en automobile.

L'auto file vers Nieuport.

Il y a d'abord tout un travail à exécuter dans le canal de Furnes. Il faut renforcer un vieux barrage qui se trouve à la sortie de Nieuport, afin que les eaux qui arriveront par l'écluse espagnole soient rejetées vers le Beverdijk.

Ce travail prend plusieurs heures.

Maintenant, il faut aller à l'écluse.

Les deux hommes cherchent leur chemin à tâtons, dans l'obscurité, en s'aidant d'une lanterne sourde.

Les voici enfin au bord du chenal : ils finissent par arriver à l'écluse.

La vieille porte, massive et noire dans les ténèbres, est assujettie par une lourde chaîne de fer, qu'il faut briser.

Ils attendent dans la nuit l'instant d'agir, quand la marée sera étale.

La marée monte, monte toujours ; l'aube va poindre. L'heure est venue.

L'officier et le vieil éclusier s'agrippent au palan de la crémaillère de fer.

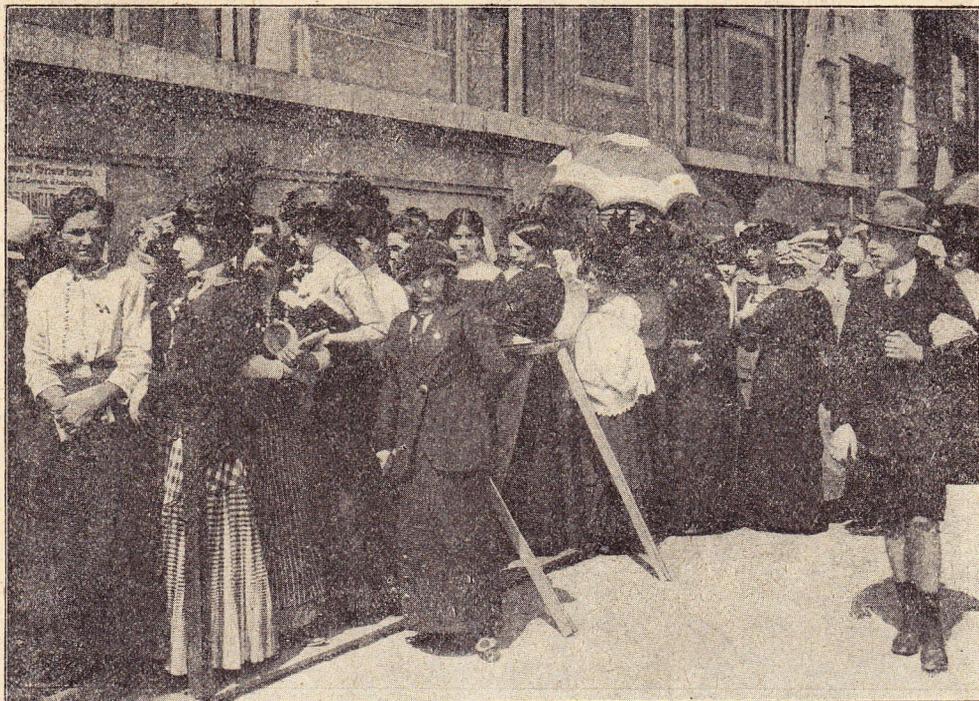
Les lourds battants de chêne se déplacent peu à peu.

Le niveau monte. La manœuvre a réussi.

Mais au bout d'une vingtaine de minutes, la porte oscille... Sous le poids énorme de la mer et du vent, les battants se referment d'un mouvement lent et irrésistible. L'opération de salut est manquée.

Les deux hommes retournent vers Furnes, car pour cette nuit leur travail est terminé.

(1) Léon Rycx, « Le miracle des écluses ».



A Bruxelles. - Femmes de militaires belges recevant une indemnité du gouvernement.

La nuit suivante, celle du mardi, Rogge et Thys revinrent à l'écluse, car il fallait compter avec la marée et avec l'obscurité, les Allemands ne pouvant s'apercevoir de rien.

Entretemps, la situation était devenue de plus en plus critique.

L'offensive des Français, qui aurait pu causer quelque diversion, fut arrêtée dès le début près de Lombartzijde. Notre grand quartier général avait redouté ce résultat et ses prévisions se basaient sur une connaissance exacte de la situation, tandis que l'optimisme de Grossetti ne reposait sur aucune donnée précise, puisqu'il trouvait son origine dans les glorieuses journées de la Marne. La division du général français était encore sous l'impression de la prestigieuse victoire de septembre. Mais ici, l'élan des soldats devait se briser contre des forces très supérieures.

Il n'y avait donc aucun espoir de recueillir un succès le long de la côte, et il y avait moins de chance encore de pouvoir attaquer le flanc ennemi. Seuls les monitors britanniques étaient en état d'exécuter une opération de ce genre.

Saint-Georges, Schoorbakke, Tervaete, ces trois points stratégiques importants, avaient passé définitivement aux mains de l'ennemi. Nos troupes avaient ainsi perdu leurs principales positions de couverture. Le danger le plus menaçant n'était pas à Nieuport, ni à Dixmude, mais au centre, où se produisirent le 26 des événements dramatiques que nous allons décrire en détail.

Le 5e de ligne, qui avait dû relever le 14e près de Saint-Georges, était retenu par un violent feu de barrage dans ses positions du Noordvaart, un vliet étroit, aux rives unies, qui n'offraient aucune protection.

Le 26 le régiment était toujours au même endroit, épuisé, affamé, à bout de forces : à sa droite se trouvaient le 13e régiment d'infanterie, les grenadiers, le 9e, puis des carabiniers et des sections du 4e, du 1er et du 3e chasseurs. Ces troupes étaient en position derrière le Beverdijk. La deuxième brigade de Grossetti prolongeait le front, formant un cercle autour de Stuyvekenskerke, et rejoignait à son tour, mais non sans que la ligne ne présentât de grandes brèches, des détachements de grenadiers et du 2e chasseurs et enfin le 1er de ligne était en position près de la ferme « Den Toren » entre Tervaete et Dixmude. Là se dressait la

barricade élevée par Ronarc'h au nord de la petite ville, en vue de contenir l'avalanche des troupes grises, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Mais cette énumération ne donne pas une idée adéquate de la situation.

On pourrait croire que la ligne était encore fortement occupée. En fait, dans le cas présent, les noms ne disent rien. Les régiments étaient tellement éprouvés que certains d'entre eux ne comptaient que le quart de leur effectif. Il ne faut pas oublier, en effet, que c'étaient des troupes qui avaient subi des pertes continues depuis le mois d'août et qui avaient été littéralement décimées depuis le 15 octobre.

Ces hommes n'étaient plus en état de combattre. Un grand nombre semblaient de lamentables épaves. Quinze jours durant ils avaient vécu de quelques biscuits et de boîtes de sardines, lorsqu'ils leur parvenaient ; ils n'avaient même pas eu quelques heures de repos indispensables pour restaurer leurs forces.

La petite armée belge donnait plutôt l'idée d'un groupe de martyrs, qui devaient se sacrifier jusqu'au dernier homme. On considérait comme un miracle de pouvoir échapper encore à cet enfer.

Et ceux qui, cédant à un mouvement de désespoir ou de découragement, vaincus par la faim, la fatigue ou les crises nerveuses, cherchaient leur salut dans la fuite, étaient impitoyablement refoulés par les patrouilles de gendarmes. Seuls les blessés pouvaient quitter le champ de carnage en se traînant jusqu'aux postes de secours. Quelle plume pourrait décrire ces ambulances ! On y amenait des blessés sur des civières, des échelles et des planches. Il y en avait notamment à Oostkerke, Lampernisse, Caeskerke, Pervyse, Groendijk. Comme on n'avait pas de cercueils pour ensevelir les morts, on avait réquisitionné des sacs chez les paysans pour y enfermer les cadavres. On les déposait ensuite sur une charrette qui emportait le lugubre fardeau au cimetière de l'un des villages situés derrière le front.

Tous ces effectifs étaient donc fort réduits et il ne restait plus qu'une mince ligne de défenseurs derrière le Noordvaart et le Beverdijk.

Le grand public ne connaît guère que l'Yser et son nom glorieux. De Saint-Georges à la ferme « Den Toren », l'ennemi avait franchi la rivière et le vliet qui désormais devait lui barrer la route de ce côté était en-



Le dernier adieu.

core beaucoup plus étroit que l'Yser et n'avait pas de berges élevées qui auraient pu servir d'abri.

Les Allemands étaient installés dans une ferme près du Noordvaart et menaçaient de provoquer un nouveau désastre. Ces métairies jouaient un grand rôle dans cette région de vastes plaines, mais l'ennemi en tirait un parti plus grand parce qu'il possédait une énorme quantité de m.trailleuses; grâce auxquelles il pouvait transformer ces fermes en de redoutables forteresses.

Les fermes de la région sont généralement bâties dans le style des fermes de la Frise, c'est-à-dire en forme de U, avec de larges prises d'air dans les granges latérales. Il paraît que ces constructions se ressentent de l'influence des émigrés frisons qui vinrent se fixer jadis sur le littoral de la Flandre.

De Wulf décrit comme suit la région de l'Yser avec ces fermes :

« A l'angle ouest de la Flandre, resserré entre le rivage de la mer du Nord, la vallée de l'Yser et la frontière française, s'étend un petit coin de terre, un petit pays ayant un nom spécial et des mœurs particulières : Ce petit coin original est le fameux « Veurne-Ambacht » que chacun connaît. On peut bien lui appliquer le qualificatif d'original, car la nature, pour lui octroyer cette originalité attrayante, l'a paré des attributs les plus contradictoires. La fertilité la plus luxuriante y voisine avec la plus complète sécheresse; l'agitation la plus sauvage y alterne avec le calme le plus religieux. Lorsque l'on se met à parler de « Veurne-Ambacht », on ne doit

pas évoquer devant l'esprit une plaine immense sans arbre ni arbuste, n'ayant que des prairies, des prairies et encore des prairies, car ce serait se faire une idée absolument fautive.

A côté de la plaine la plus nue on y voit aussi les gracieux contours des collines, à côté des terrains dénudés, des parties couvertes de bouquets d'arbres. Le pays montueux forme le seuil du pays flamand, comme un front dressé contre les formidables assauts des vagues, je veux dire les dunes. Derrière la région des dunes on entre tout à coup dans le « Bloote » de Furnes (le pays dénudé), d'où l'on passe lentement dans la contrée couverte d'arbres.

Représentons-nous d'abord le « Bloote » au printemps et à l'été.

Tout ce que le ciel fait s'y épanouir est vert et jaune. Verts sont les vastes prairies, qu'au mois de mai les calices jaunes des primevères ornent d'un tapis moelleux, et qu'émaillent en été les boutons d'or, des renouées et des pâquerettes si gentiment étalées dans l'herbe. Verts au début et jaunes à leur maturité sont les larges champs de blé, dont la tendre brise secoue le sommeil profond et dont les lourds épis s'inclinent en murmurant, de sorte qu'on croirait assister au spectacle de la mer mugissante.

Verts également sont les jeunes pousses des fèves de marais, qui croissent mieux que partout ailleurs dans ces grasses terres d'alluvion. Verts aussi sous leur tapis de plantes aquatiques, les innombrables petits canaux qui serpentent et zigzaguent au milieu du Veurne-Ambacht; verts avec leur parure d'iris ces rigoles pittoresques qui cheminent à travers les prairies et continuent leur route autour de la ferme pour s'élargir finalement en un abreuvoir.

Mais sur toutes ces vertes prairies vivent des bêtes vigoureuses : des chevaux puissants qui, la crièrière au vent, galopent au milieu des prairies en hennissant et éparpillent des mottes de terre sous leurs pas; des vaches charnues aux mamelles pesantes et aux flancs arrondis. Au sein de cette vie débordante s'élèvent ça et là à l'horizon ces grandes fermes crépies à la chaux avec leurs hautes toitures toutes rouges, ces vieilles forteresses paysannes du moyen-âge, encore entourées d'une ceinture de murailles et bordées de ces saules trapus et déjetés qui révent éternellement devant leur propre image reflétée dans le miroir uni des eaux tranquilles.

Et le soleil respandit au-dessus de tout cela dans un ciel d'azur serein et la nature entière, accablée de sommeil, grille sous ses rayons brûlants. Mais lorsque le soleil, las de briller, reprend son assoupissement, et que l'hiver comme un voleur lui arrache son sceptre des mains, toute cette beauté disparaît du même coup.

Un âpre vent du nord se répand du chenal sur le Bloote, faisant se heurter les arbres solitaires, de sorte que tous les bourgeons du printemps tournés dans la direction du vent, sont impitoyablement broyés; de là ces arbres tordus, n'ayant qu'une moitié de cime et qui caractérisent si bien le Bloote.

Et l'on était maintenant au début de cette âpre saison de vent et de pluie, de furieux ouragans et de champs boueux.

La plupart des fermes avaient été abandonnées par les habitants et les paisibles métairies étaient devenues autant de redoutes ou de forteresses.

Il y en avait de très anciennes, même des fermes historiques qui étaient des monuments du temps des « Kerles », tels le Groote Hemme, près de Schoorbakke, l'Oosthof, le Groot Noordhof, le Jockveld, le Klein Noordhof, près de Ramscappelle, le Toren, près de Dixmude, Bogærde près de Coxide. Elles rappelaient l'époque où les moines de l'abbaye des Dunes ou d'autres établissements avaient transformé les marais de la Flandre en terres fertiles, bâti des fermes flanquées de granges gigantesques là où jadis des criques et des étangs exhalaient leurs vapeurs délétères et où les mouettes rasaient les flots. Une de ces granges énormes existe encore près de Lisseweghe à la ferme « Ter Doest », aux environs de Bruges.

Nous disions tantôt que l'ennemi utilisait ces fermes pour combiner sans cesse de nouvelles attaques contre



Aumônier belge.

les nôtres et qu'il s'était retranché le 25 dans une ferme située près du Noordvaart.

La nuit il jeta des passerelles sur le Noordvaart sous le couvert du feu qu'il dirigeait sur les nôtres de l'intérieur de cette ferme. Des détachements se glissèrent silencieusement jusqu'à la rive opposée et pénétrèrent par les espaces vides du 5e de ligne. Ils firent prisonniers un groupe de soldats, en tuèrent un certain nombre et faillirent même prendre un bataillon à revers. C'était celui du major Boulon. L'officier réussit encore à retirer ses troupes à temps. Les Allemands étaient munis de mitrailleuses et leurs projectiles s'abattirent sur toute l'aile gauche.

La retraite du 5e, qui dut s'effectuer à travers une zone balayée par un feu de barrage, et qui entraîna de grandes pertes en morts et blessés, mit naturellement en péril le reste des troupes. Le 2e grenadiers reçut une grêle de balles dans le flanc et dut se replier à son tour jusqu'à la voie ferrée, qui devint ensuite le but des attaques ennemies.

L'état-major fit venir en hâte de Pervyse les pionniers du commandant Tirifay et deux compagnies du 9e, afin de renforcer la ligne. Nous disions des compagnies, mais ce n'étaient en définitive que de misérables groupes, décimés par les pertes essayées antérieurement.

Le 3e de ligne fut obligé de suivre le mouvement de recul. Le 4e et le 24e continuèrent à tirer sans répit près de Boitshoeke, mais furent partiellement entraînés dans la panique qui suivit la retraite.

« La situation, écrit M. Baulu, reste des plus graves.

Derrière la partie du chemin de fer quasi-abandonnée, toutes les prairies et la route de rurnes noircissent sous le moutonnement d'une grande partie de la 3e brigade, laquelle entraîne tumultueusement dans son reflux un chapelet de grenadiers, un peu du 4e, du 2e, des éléments du 9e, des volontaires, enfin tout un grand désordre de messagers, d'estafettes, de cyclistes, d'estropiés, de blessés qu'on transporte, de gens qui suivent les autres par lassitude, faute d'ordres, ou pour chercher à

joindre à travers le hourvari et la confusion, leur introuvable unité.

Obéissant à un ordre de retraite générale trop hâtivement donné et tout aussi hâtivement retiré, d'autres unités augmentant le trouble, fluent et refluent.

Tout ce mouvement désordonné est causé par une étrange folie placide qui, ce matin-là, sous la perfide attaque des Allemands au Beverdijk, s'est emparée des hommes de la 3e brigade.

Ce qu'ils ont? Ils ont dépassé le terme des forces humaines, voilà tout. D'ailleurs, ce qu'ils ont montré jusqu'ici d'endurance est inimaginable.

Arrivée d'Anvers, à Ostende déjà exténuée par les combats sous Anvers, la 1re division a protégé avec la 4e la dernière étape de la retraite, puis, sans souffler, elle a été jetée dans la terrible digue et y est restée onze jours consécutifs.

Aussi ces combattants ne sont-ils désormais plus des hommes, ce sont des animaux fourbus, malades, assourdis de canon, dévêtus, paralysés et criblés de douleurs.

Réduits, depuis Anvers, au régime de la sardine et du biscuit, il y a six jours qu'ils n'ont plus rien reçu du tout, ni biscuit, ni sardines, ni café, ni eau. Plus de la moitié est massacrée.

Maintenant, tournant le dos à la bataille pour chercher droit devant eux la fraîcheur d'une prairie silencieuse, oscillant comme des malades, amaigris jusqu'aux os, leur exode ressemble à une sortie d'hôpital l'hiver...

Les plus débilés, indifférents à la mort, tombent sous le bombardement, endormis dans les fossés; d'autres échouent contre des troncs d'arbres; il y en a qui pleurent par terre, comme des enfants, de faim et de fatigue.

— Eh bien, mon fils, tu ne veux plus défendre ton pays?

— Je veux bien, moi, mon capitaine, mais je ne peux plus, voyez...

Il se lève, fait quelques pas et chancelle sous un éblouissement.

C'est cette horde de pauvres diables exténués que l'énergique commandant de la 3e brigade, le colonel



Plaques d'identité chez les différentes armées.

Bernheim, voudrait raccrocher au premier vaart d'accueil, c'est-à-dire au Koolhof, petit ruban d'eau qui, derrière le chemin de fer, se tortille comme un ver de terre sous la bêche.

Enflammé d'une réelle bravoure et d'une ardeur brûlante, l'excellent chef va, vient, court de l'un à l'autre sous la canonnade pour essayer d'arrêter l'avalanche. Mais en vain; elle est trop disséminée, à la fois volontaire et passive.

Alors comprenant que ces pauvres bougres n'ont besoin que d'un repas et de quelques heures de sommeil pour redevenir les excellents soldats qu'ils ont été, il commande le rassemblement à Furnes.

C'est ce désarroi que Kogge remarqua ce lundi matin lorsque en compagnie d'officiers du génie, il alla régler la fermeture des aqueducs et des canaux. Il rentra à Furnes vers midi. Aussitôt il se vit environné d'un groupe de notables, à qui il exposa la situation. Et dès le soir un nombre considérable des principaux habitants avait pris la fuite.

Certes, les choses allaient mal. Seule l'eau pouvait encore offrir une chance de salut, mais il fallait attendre quelque temps; et, la nuit du lundi, se produisit le malencontreux accident des portes qui furent subitement rabattues. Le péril croissait toujours.

Jetons encore un coup d'œil vers Dixmude. Nous avons décrit le raid des Allemands dans la ville et nous savons aussi que le colonel Jacques ne se trouvait plus à Dixmude, mais qu'il avait établi son poste entre le Haut-Pont et Caeskerke. Voici comment ce changement s'opéra :

Tandis que plus au nord se livraient des combats acharnés, à Saint-Georges, le long du Noordvaart et du Beverdijk et sur le front de Stuyvekenskerke et Den Toren, afin de contenir la progression de l'ennemi, la tête de pont de Dixmude était soumise à une rude épreuve. Jamais le bombardement n'avait été si violent.

« Procédant méthodiquement, écrit Willy Breton, les batteries allemandes ont choisi chacune une portion des tranchées qu'elles arrosent par coups successifs, d'abord, — de droite à gauche, de gauche à droite, — lançant ensuite une salve de leurs six pièces sur la longueur du front à démolir. Et cela dure pendant des heures, depuis la prime clarté du jour.

À 10 heures du matin, les tranchées occupées dans le secteur sud-est par le 2e bataillon du 12e de ligne, sont tellement bouleversées, que les hommes se replient légèrement, dans un ordre parfait. Mais le colonel Jacques vient en personne ordonner de reprendre possession des retranchements aux trois quarts anéantis.

Il faut y tenir jusqu'à la mort, plutôt que de donner à l'ennemi l'impression qu'on faiblit. Et les débris du bataillon Collens vont stoïquement se faire tuer, en com-

pagnie de quelque 300 à 400 fusiliers marins que l'amiral Ronarc'h a expédiés en renfort dans Dixmude.

Voici que, vers 2 heures de l'après-midi, le colonel Meiser mande auprès de lui le colonel Jacques. Brisé par les efforts soutenus depuis le début de la bataille, malade d'épuisement au point de ne plus pouvoir se tenir debout, il faut qu'il cède aux objurgations des médecins et quitte Dixmude. Le colonel Jacques le remplacera. Tout ce qui est disponible se trouve d'ailleurs dans la tête de pont; depuis que les réserves belges ont dû s'engager vers le nord.

Toute l'après-midi durant le bombardement se continue avec une violence indescriptible, sur les tranchées de la rive droite et celles de la rive gauche, sur la route de Caeskerke et le village de ce nom, dont l'église n'est plus qu'un immense brasier; sur Oostkerke, où les dernières maisons s'écroulent; sur nos batteries qui subissent des pertes de plus en plus sérieuses en hommes comme en matériel.

Il ne faut pas être grand prophète pour prédire une attaque prochaine. À 4 heures de l'après-midi, on annonce des rassemblements ennemis importants dans toutes les directions : vers Vladslloo, vers Eessen, vers Woumen. Nos batteries les fauchent, mais ne parviennent pas à les disperser. À la tombée du jour, les patrouilles signalent que des forces considérables marchent de Vladslloo vers l'ouest... Gare à la nuit !

Aux admirables troupes qui ont tenu bon partout sous l'ouragan de fer et de feu, on répète l'ordre donné pour la centième fois : « Tenir jusqu'à la mort ! »

D'abondantes provisions de cartouches sont arrivées;



Chemin de Gheluvelt à Beelaere.



Les Boches dans les dunes près de Lombartzijde.

du pétrole aussi pour graisser les rouages surmenés des mitrailleuses. Belges et fusiliers marins ont ce quo. tuer les Boches par milliers. Ils n'y failliront pas. Chacun sent que l'heure approche de l'empoignade décisive, qu'il va se passer quelque chose de formidable. Mais cette certitude ne fait qu'exalter jusqu'au paroxysme les courages et les volontés.

Il en faudra, du reste, une dose surhumaine. A peine l'obscurité a-t-elle envahi la campagne, qu'une première attaque se déclenche dans le secteur septentrional; elle est repoussée. Presque au même instant, une ruée formidable vient échouer dans le secteur sud. Chaque fois que la fusillade crépite, nos batteries, par un tir de barrage systématique sur le terrain repéré, inondent de projectiles les abords des tranchées. Dans la nuit de plus en plus noire, l'éclatement des obus et des shrapnels jette des lueurs féériques.

Le merveilleux appui que l'artillerie leur continue malgré l'obscurité, enthousiasme nos hommes. Jamais les troupes de la vaillante division de fer ne se seront battues avec un tel courage. Il semble qu'elles soient invincibles.

L'ennemi, pourtant, est résolu à tous les sacrifices pour vaincre. Il a dû accumuler devant Dixmude des troupes fraîches innombrables et leur donner l'ordre d'emporter la position à tout prix : car leur ténacité est inlassable. A peine repoussées, elles se reportent à l'assaut avec une vigueur toujours accrue. Quel butin leur a-t-on donc promis pour qu'elles se fassent ainsi tuer? Quel breuvage les hommes ont-ils absorbé pour qu'une telle férocité les anime? Ivres de sang, avec des faces de démons et des hurlements de bêtes fauves, ils se ruent à l'assaut, assoiffés de carnage, trébuchant sur les cadavres, piétinant les blessés, fauchés par centaines, mais revenant jusqu'au parapet, et des combats singuliers s'engagent à coups de baïonnette, à coups de crosse; on s'éventre, on s'égorge, des crânes sont fracassés, mais nulle part les défenseurs, dont toutes les forces sont en ligne, sans une seule réserve disponible, ne cèdent un pouce de terrain.

Par onze fois, ainsi, dans les secteurs du nord et de l'est, par quinze fois dans celui du sud, les Allemands reviendront se buter contre nos positions infranchissables, n'abordant les tranchées que pour y trouver la mort. Ils ne cesseront pourtant d'attaquer qu'après épuisement de leurs dernières énergies.

Mais Dixmude, monceau de ruines et de cendres que garde un rempart d'héroïsme, demeure inviolée!

Quand pointe le jour gris du 29 octobre, un grand calme a succédé au tumulte tragique de la nuit. Horriblement meurtris, les Allemands épuisés se sont tapis dans leurs lignes, à quelques centaines de mètres des nôtres. L'artillerie belge se canonne. Les pièces ennemies, par contre, se taisent, comme à bout de souffle.

C'est alors que se produisit le fameux incident qui causa tant d'émotion.

Mais Ronarc'h et Jacques démontrent suffisamment qu'ils ne veulent reculer à aucun prix.

Breton fait allusion à l'usage de l'alcool dans l'ar-

mée allemande. Il est de fait que de nombreux groupes d'assaut de l'ennemi étaient ivres.

Et c'est à juste titre que Massart écrit ce qui suit dans son ouvrage sur l'occupation de la Belgique :

« Très souvent les massacres ont eu lieu sans qu'aucun prétexte ait été produit pour les excuser. Dans presque tous ces cas, c'est l'alcoolisme qui est en cause, car les soldats allemands, et surtout les officiers, s'adonnent scandaleusement à l'ivrognerie.

La première chose réquisitionnée par les officiers est toujours le vin, par centaines de bouteilles.

Feuilletez une collection d'illustrés allemands : chaque fois qu'une réunion d'officiers est photographiée, il y a sur la table des bouteilles et des verres. — A l'ambulance installée au Palais de Justice de Bruxelles, les médecins militaires n'ont pas eu honte de voler le vin des blessés, vin offert par la bourgeoisie de Bruxelles. — Le général et l'état-major qui s'installèrent le 21 août au Palais Royal de Laeken, mirent si largement à contribution les caves du palais, que le lendemain matin, on trouva un officier, en tenue d'Adam, ivre-mort devant une baignoire pleine où il n'avait pas eu la force d'entrer.

Quand ils quittèrent le Palais ils emportèrent de multiples paniers de vin, et quelques jours plus tard ils firent chercher de nouveaux paniers des marques qui avaient leur préférence. La cave fut bientôt vide.

Ce sont des soldats ivres qui provoquèrent l'incendie de Huy, celui de Cortenberg, les assassinats de Canne, en partie au moins les massacres de Louvain. Quand ils occupèrent Gand, la police les ramassa ivres-morts dès le premier soir; ils avaient déjà commencé à tirer des coups de revolver.

Et un journal écrivait à cette époque :

« Des soldats allemands qui avaient bu un peu trop de notre bière triple — une bière traitresse pour eux — se promenaient hier soir dans la rue des Champs.

Nous ne saurions dire comment c'est arrivé, mais à un moment donné un coup de revolver partit et la balle s'introduisit dans le mur d'un magasin.

Bientôt l'alarme fut grande et les promeneurs ayant perdu la tête, prirent la fuite dans toutes les directions.

Il est arrivé qu'à la suite de pareils incidents des ordres sévères furent donnés par les chefs allemands, que même des attaques furent commandées, avec les conséquences qu'on connaît.

Les civils qui ne font rien n'ont rien à craindre, et c'est par leur attitude calme que nos concitoyens doivent se faire respecter.

Les mesures annoncées par le général Jung prévientront, nous en avons l'assurance, le retour de pareils incidents. »

Oui, mais au front, on considérait le vin comme un allié qui aidait à pousser les troupes dans le feu, et à Dixmude notamment, les colonnes d'assaut étaient souvent entourées d'une acre odeur de boissons fortes. Certains soldats marchaient ivres au combat et à la mort, mais un grand nombre s'étourdisaient volontairement, afin de ne pas avoir la sensation atroce de l'enfer où leurs officiers les envoyaient.